

JOSÉ MARIA VIEIRA MENDES

T1

Traduit du portugais (Portugal)
par
OLINDA GIL

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ce texte a été traduit avec l'aide de la Maison Antoine-Vitez, centre international de la traduction théâtrale à Montpellier, et publié avec l'aide de l'Institut Camões à Lisbonne (Portugal) dans le cadre de son programme d'aide à l'édition, et du TNT-Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées à l'occasion du festival ¡mira! 2006.

¡mira! manifestation autour de la création ibérique contemporaine, imaginée par le TNT-Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées, le TnBA-Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, le Théâtre Garonne, le CDC-Centre de développement chorégraphique de Toulouse et l'ONDA-Office national de diffusion artistique, bénéficie du soutien de l'Union européenne dans le cadre du programme Interreg III B – espace SUDOE.

Titre original

T1

© José Maria Vieira Mendes, 2003

© 2007, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-218-4

Note de l'auteur

T1 a été créé le 25 octobre 2003 au Théâtre Taborda dans une mise en scène de Jorge Silva Melo, avec : Miguel Borges, Joana Bárcia, António Simão et Pedro Carraca ; son, André Pires ; lumières, Pedro Domingos ; décors et costumes, Rita Lopes Alves ; production, Artistas Unidos.

Ce texte leur appartient aussi, surtout aux comédiens et au metteur en scène, car c'est lors des répétitions, et grâce à leurs critiques, suggestions et idées que je l'ai achevé.

Certaines indications scéniques ont été écrites avant la mise en scène de la pièce. D'autres ont été insérées postérieurement, tirant parti des nouveautés introduites par le spectacle. Leur valeur est donc laissée à l'appréciation de chacun, elles pourront être respectées ou pas, au gré du lecteur. Il est évident que leur présence répond à un motif, c'est pourquoi l'auteur suggère que, avant de les supprimer ou de les remplacer et afin que ce geste enrichisse le texte et non le contraire, on essaie de comprendre ce motif.

Je remercie Victoria Szpunberg de son aide pour le castillan.

*Our house
Is a house
That moves
Just like the ocean*

Young Gods, *Our house.*

PERSONNAGES

Personnage 1 : SARA, la vingtaine.

Personnage 2 : ALBERT, la vingtaine.

Personnage 3 : CHICO, la vingtaine.

Personnage 4 : VASCO, la trentaine.

Un appartement.

Un salon avec une lampe, un canapé avec beaucoup de coussins sur la gauche, une table en bois avec un téléphone et une chaîne hi-fi. Deux chaises pivotantes de bureau (au début, l'une des deux est cachée dans la cuisine, où d'ailleurs elle restera la plupart du temps). Porte d'entrée (côté jardin), une ouverture qui donne sur la cuisine (plus à droite) et une autre sur la chambre et ce qui est supposé être la salle de bains (plus à gauche).

Dans cet espace se trouvent concentrés quatre appartements : celui de Chico, de Sara, de Vasco et d'Albert. Mais le même espace, le même canapé, la même table servent indistinctement pour chacun des appartements. Autrement dit, il s'agit de quatre appartements qui pourraient n'en être qu'un. Pour les distinguer il faut aider le spectateur, surtout au début de la pièce, que ce soit avec le jeu de lumières,

ou l'attitude des personnages. Ce qu'ils disent, en principe, devrait aussi faciliter la tâche. Sara et Vasco vivent, comme on le comprendra plus tard, dans le même immeuble.

[/] indique l'endroit où celui qui parle est interrompu par la réplique suivante.

I

*The Animals, « Many Rivers to Cross ».
Vasco, côté jardin, seul, debout. Il jette divers objets par terre : des photos, des lettres, des cartes postales, encore des photos, une poupée, etc.
Sara côté cour, fait du rangement – elle déballe des cartons, en retire des objets et les emporte dans la chambre ou dans la cuisine, elle les met sur la table, etc.
Fin de la musique. Plus de lumière : Albert et Chico assis sur le canapé, une bière à la main, chez Chico.
Vasco allongé par terre.*

CHICO. – Soirée chez Bouboule. Quatre bouteilles de vodka, nous ét... seize. On a picolé, fumé des cigares qu'on avait taxés à l'oncle friqué de Leroy, gros comm' ça, avec ça dans la bouche Véro on aurait dit un... on aurait dit un...

ALBERT. – Un porte-avions.

CHICO. – S'on veut. Au bout de la deuxième bouteille, les mecs ont commencé à se barrer : Paul et Véro Vibro, dodo, ensuite Manu, Pujol et Jeannot, ils avaient une autre soirée de l'autre côté du fleuve, puis Pierre...
Pour la troisième bouteille y avait plus que moi, Leroy et Bouboule.
L'air de rien, j'en ai descendu une entière, tout seul.

Et vas-y que j'te, et glou, et glou, et glou, et glou.
Autour de moi, des cadavres. Leroy et Bouboule
allongés sur le tapis du salon. En peau de zèbre. Et
moi qui bois. Le zèbre qui me regarde et moi qui bois.
(*Silence.*)

J'ai pas arrêté de penser. Une gorgée, une pensée. J'ai
même pensé à toi.

ALBERT. – À moi ?

CHICO. – Gamins, au collègue. Je n'arrivais pas à fixer
mes souvenirs. On aurait dit qu'ils jouaient à saute-
mouton, mes parents dans la cuisine, chacun à un
bout de la table, la langue du prof de physique qui
s'unite à celle de la prof d'histoire, au milieu des tubes
à essai. J'ai reculé dans le temps, j'ai sauté dans le
temps, un mètre cinquante, puis seize ans.

Tu te souviens de Calbute qui avalait des chaussettes
pendant la récré devant les nanas ?

Et nous, on pissait dans la fontaine de la place.
L'arrière-cour de la pharmacie de madame Julie. Des
pétards dans le cul des corniauds. Moi, toi et Anita,
sur la pelouse. Le chat de Leroy. Sa mère.

On matait par le trou de la serrure.

Ses nibards !

Tout collait, à la queue leu leu, comme si rien n'avait
changé.

ALBERT. – Et la soirée, elle a bien fini ?

CHICO. – Tout le monde ronflait. Je me suis réveillé au
milieu de la nuit, une putain de trouille, je me suis
réveillé avec la sensation que le mur allait me tomber
dessus. Tu trouves ça normal ?

ALBERT. – Moi aussi je dors bizarrement. Je crois que
je suis malade.

CHICO. – Comme d'habitude.

ALBERT. – Je passe beaucoup de temps sur le canapé.

CHICO. – C'est parce que t'en as les moyens.

ALBERT. – Oui, j'en ai les moyens. Et c'est mauvais
signe.

CHICO. – Non, ce n'est pas mauvais signe.

ALBERT. – Si, c'est mauvais signe. J'ai mal aux yeux.
Et aux mains. Tu as vu mes mains ?

CHICO. – Tes mains ?

ALBERT. – Trop de temps à regarder mes mains. (*Il
montre ses mains.*) Elles sont vieilles.

Le téléphone de Sara sonne.

CHICO. – Trop de temps accro à la bouteille, tu veux
dire.

ALBERTO. – Va te faire foutre !

CHICO. – Je vais pisser un coup. (*Il va dans la
chambre.*)

Sara entre par la cuisine et répond au téléphone.

SARA. – Allô ?
Mamá. ¿Qué pasa ahora?
No me puedes llamar cada dos horas.
Está bien, mamá, pero las cosas no son así. Yo ahora
estoy aquí y tu ahí.
Escucha.
Ten calma.
Pasaré después por ahí ¿está bien?
Adiós.
Va, adiós.
(Elle raccroche.)
Fait chier. Je n'ai pas encore l'âge d'être la mère de
ma mère.
(Elle va à la cuisine.)

CHICO *entre*. – Ouais, j'ai beaucoup réfléchi, tu sais.

ALBERT. – Aux chiottes ?

CHICO. – Je crois que je suis arrivé à un point où, tu
vois, ça compense de prendre des décisions.

ALBERT. – Ouais, vaut mieux. Le fait que ton père se
soit cassé... le loyer de l'appart...

CHICO. – Il n'y a pas que ça. Tout en général. L'argent.
Investir. C'est là, ça vient, je le sens. Et il faut être
préparé.

ALBERT. – Tu as quelque chose de concret en tête ?

CHICO. – De concret ? Non, non, pas du tout. Principe
de base : ne jamais choisir la cible à priori. C'est
contre-productif. C'est comme ça que les gens di-

sent : contre-productif. C'est en marchant que le
chemin se fait. Mais c'est là, prêt à péter. Ce genre de
trucs, tu le sens.

Tu sais ce que j'aimerais ? J'aimerais être moniteur
d'auto-école.

Temps.

ALBERT. – Mais avant / faut que tu passes –

CHICO. – Faut que je passe mon permis, c'est vrai.
Mais pour ça, je me débrouillerai.

Et être gardien à l'école ? Ça peut être stimulant.

ALBERT. – Stimulant ?

CHICO. – Être du côté du gardien. Dix ans après.

ALBERT, *l'air impressionné*. – Dix ans ?

CHICO. – Plus de dix ans.

Tiens, jardinier ! Ça me plairait bien aussi. Ma tête ne
tient pas en place, Albert. Ma tête est pleine, elle
déborde.

ALBERT. – Et le loyer ?

CHICO. – Je ne sais pas si je vais rester ici. Il y a
quelque chose ici. Je crois que c'est l'odeur, ne pas
aimer l'odeur de son propre appart, c'est pas bon
signe.

ALBERT. – Quelle odeur ?

CHICO. – Tu ne sens pas ?

ALBERT. – Rien de spécial.

CHICO. – C'est parce que tu n'habites pas ici. Et puis toutes ces merdes de mon père.

ALBERT. – Ouais.

CHICO. – Les bibelôts, les photôs, la collection de sabôts...

ALBERT. – Ouais.

CHICO. – ... Maintenant, je suis un mec indépendant. C'est là-dedans que je dois investir...

ALBERTO. – Ouais.

CHICO. – ... investir dans l'indépendance. Me faire de la thune, me démerder tout seul. Casser des murs.

ALBERT. – Payer le loyer.

CHICO. – Il faut que ça change.

ALBERT. – T'en veux une autre ?

CHICO. – Tu vas la chercher ?

ALBERT. – J'ai mal au pied. Ça me fait du mal de marcher. Ça me fatigue.

CHICO. – C'était pas les yeux ?

ALBERT. – Tout à l'heure, quand je suis sorti de chez moi pour venir te retrouver, j'ai remarqué qu'il y avait des tas de trucs de ma rue dont je ne me souvenais plus, des détails. Et j'ai dû croiser trois personnes qui m'ont dit bonjour et moi je ne voyais pas qui c'était. Je crois même que... je suis sûr que je ne les avais jamais vues.

CHICO. – Et il y a des trucs aussi qui débarquent chez toi que tu n'avais jamais vus ?

ALBERT. – Quoi ?

CHICO. – Qui entrent par la fenêtre.

ALBERT. – Ça doit être ça.

CHICO. – Qui se déplacent dans l'air. Un grille-pain tout neuf avec des ailes.

ALBERT. – Un saladier en cristal.

CHICO. – Un matelas d'eau.

ALBERT. – Une nana emballée dans un drap.

CHICO. – Un oranger tout chargé.

ALBERT. – De la bière.

CHICO. – J'ai une de ces soifs.

ALBERT. – Mal aux pieds. À la plante des pieds. Ici. *(Il fait le geste d'enlever sa chaussure.)*

CHICO. – C'est bon, j'ai compris, j'ai compris. J'y vais.

ALBERT. – Si ce n'est pas trop te demander.

Chico se lève et va à la cuisine pour chercher de la bière.

Vasco regarde tout ce qu'il a jeté par terre. Sara rentre à nouveau par la cuisine, assise sur une chaise de bureau. Elle met de la musique : Lamb, « Lullaby ».

VASCO. – Rien.

Ça va pas bien.

Ça va mal.

Mes yeux sont entrés dans ma tête et se sont mis à regarder à l'intérieur. Ils ne voient plus à l'extérieur, ils ne voient plus qu'à l'intérieur. Je ne sais plus ce qu'il se passe à l'extérieur. Si je sortais de chez moi, je me rétamerais sur la première marche. Je ne vois rien. Un vrai boxon. Que des saloperies. Tout ici à l'intérieur. Il faut que je sorte.

C'est le bordel.

Putain de bordel de merde.

La musique continue.

Vasco ramasse tous les objets, les met dans un sac en plastique et se dirige vers la chambre.

Sara se coupe les ongles assise sur la chaise de bureau. Albert s'approche avec la lampe et éteint la musique. Tous les deux chez Sara.

ALBERT. – Mes oreilles, Sara. J'ai mal.

SARA. – Prends une aspirine.

ALBERT. – Une autre ?

SARA. – Tu n'as pas mal ?

ALBERT. – Si.

SARA. – Alors.

Temps.

ALBERT. – Sara.

SARA. – Oui.

ALBERT. – Tu fais toujours la gueule ?

SARA. – J'ai passé toute la journée à la maison, hier. Allongée, là, sur le canapé, comme si je me promenais, rien qu'avec les yeux. Je regardais le plafond. Puis la fenêtre. Les étagères. Les cartons.

ALBERT, à côté de la table du téléphone, il lit les indications thérapeutiques. – Il commence à ressembler à quelque chose, l'appart. Confortable.

SARA. – L'idée, c'est de jeter des trucs à la poubelle. Virer tout ce qui est en trop.

ALBERT. – Tu vas vraiment tout jeter à la poubelle ?

SARA. – J'ai tout brûlé. Sur le balcon.